L’autorité : une nécessité pour l’enfant

Aldo Naouri
www.aldonaouri.com
Saverne, le 27 mars 2012

Je vais commencer par vous faire un aveu : dès qu’elle m’a été commandée la conférence de ce soir m’a posé un problème.
Non pas en raison de la problématique qu’elle laissait entendre, mais en raison de son titre.

Un titre qui conjoint 3 mots rarement associés : autorité, nécessité et enfant

J’aurais pu demander qu’on le change, ce titre. Ç’aurait certainement été possible.
Mais je ne l’ai pas fait.
Parce que j’espérais apprendre des choses du problème que j’allais affronter.

Je n’ai pas été déçu. Voilà un autre aveu.

LE POIDS DES MOTS ET CE QU’ILS NOUS APPRENNENT

Je me suis donc lancé et j’ai procédé comme je le fais d’habitude : je me suis fié aux associations qui se sont présentées à moi.

La première qui m’est venue a ramené un souvenir d’adolescent.

La prof d’histoire

C’était il y a très longtemps.
Presque 60 ans !
J’étais en classe de troisième dans un collège d’une petite ville d’Algérie. Notre classe, comme d’autres d’ailleurs, avait pris pour tête de turc un prof d’histoire. Le malheureux n’avait jamais réussi à faire un seul cours tant nous le chahutions. Et quand je parle de chahut, c’en était vraiment un : aucun d’entre nous ne s’asseyait, nous hurlions à qui mieux mieux une heure durant, en jetant vers le tableau et vers le malheureux prof toutes sortes de projectiles. Il arrivait parfois que le bruit que nous faisions attirait le principal qui faisait irruption dans la classe : le chahut s’éteignait aussitôt, pour reprendre dès que la porte se refermait.
Un jour, nous avons dû aller en étude parce que le prof d’histoire n’était pas là.
Nous avons appris, le lendemain, qu’il s’était suicidé.
Je ne me souviens pas que nous en ayons éprouvé de l’étonnement ou du remords. Je crois que chacun de nous estimait que le suicide de cet homme était

dans un certain ordre des choses. Si on dit de l'enfance que « c'est un âge sans pitié », l'adolescence n'a rien à lui envier !

Après deux ou trois semaines, nous avons appris que les cours d'histoire reprenaient.

La rencontre avec le nouveau professeur ne pouvait pas se dérouler autrement que dans le style qui s'était imposé à nous comme celui-là même des cours d'histoire.

Nous sommes entrés dans la clase en criant à qui mieux mieux et chacun de nous de lancer de sa place les projectiles qu'il avait préparé pour ces retrouvailles.

C'est alors seulement que nous l'avons vue.

Elle.

Elle se tenait toute droite, silencieuse, debout sur l'estrade. Elle nous regardait calmement derrière ses grandes lunettes, du haut de son mètre cinquante deux pour ses quarante kilos toute mouillée.

Et que s'est-il passé ?

En moins de trente seconde le chahut s'est éteint et nous nous sommes trouvés debout près de nos bancs, quasi au garde à vous, mutiques et fascinés.

Trente secondes se sont encore écoulées avant que nous l'ayons entendue nous dire d'une voix discrètement éraillée : « asseyez vous ».

Nous avons passé une année de rêve !

Nous étions tous sans exception, garçons comme filles, amoureux d'elle et amoureux de l'histoire qu'elle nous a enseigné comme jamais personne ne l'avait fait.

Je me souviens de notre stupéfaction lors de la première composition – l'équivalent de l'actuel contrôle sur table. Chacun de nous vérifiait déjà la facilité d'accès à ses antisèches, quand nous l'avons entendue nous dire : « Mettez vos livres sur la table. Vous pouvez les utiliser à votre convenance. Voici le sujet de la composition : "comparer la politique religieuse de la France et de l'Angleterre pendant la première moitié du XVIIe siècle". »

Autorité !…

Le second exemple qui m'est venu dans mes associations, date de des dizaines d'années plus tard.

Les dents gâtées

Je suis déjà un vieux médecin.

Je vois pour la première fois une petite Célia, fille unique de 4 ans, que sa mère me conduit pour une fièvre due à une infection respiratoire banale.

Je remarque qu'elle a toutes les dents de devant gâtées. L'origine de ces caries ne peut pas faire de doute. Et la mère est toute étonnée que je les lui montre en lui disant que c'est le résultat du biberon sucré du soir. Elle me dit : « Mais, docteur, elle ne peut pas dormir si elle n'a pas son biberon. »

Je lui demande de me raconter en détail comment les choses se passent le soir.

« Nous avons trois pièces. Une salle à manger au milieu et de chaque côté nos chambres, celle de Célia et la nôtre. À la fin du dîner, sur un simple regard de son père, Célia fait ce qu'elle doit faire. Il faut dire qu'elle le craint beaucoup même s'il ne dit jamais rien. Elle se met toute seule en chemise de nuit, elle va se laver les dents, elle vient nous embrasser et elle va dans sa chambre. Nous, nous restons un moment à regarder la télévision, puis nous allons nous coucher. Mon mari s'endort

toujours plus vite que moi. C'est à ce moment-là que j'entends alors Célia m'appeler « maamaan ».

En rapportant la scène, sans s'en apercevoir, la mère de Célia reproduit très exactement le chuchotis à peine audible de sa fille avant de poursuivre d'une voix normale : « je me lève, je vais lui chercher son biberon et je le lui apporte ».

Quid de l'autorité ?

Les deux associations qui me sont venues autour des trois termes de mon titre semblent très éloignées l'une de l'autre !

- Une salle de classe et des prof d'un côté
- Une fillette et ses parents de l'autre.

Comment les gérer ?

En relevant tout d'abord que leur disparité n'est qu'apparente.

Dans l'une comme dans l'autre il est bien question d'autorité.

L'autorité correspond, nous dit le dictionnaire, au droit de pouvoir commander, d'être obéi, en impliquant des notions de légitimité, de pouvoir, de commandement et d'obéissance.

- La prof en a fait preuve quand elle a affronté une classe déchaînée au seul moyen de son regard
- Le père de Célia aussi : son regard à lui seul et sans mots fait exécuter à l'enfant son rituel d'avant le coucher.

Dans l'un et l'autre cas, la relation est verticale et c'est l'autorité de l'adulte qui s'impose à l'enfant, lequel y obtempère

Relevons qu'à rebours, entre la mère et l'enfant, la relation est inversée et c'est l'enfant qui s'impose à la mère, laquelle d'ailleurs obtempère avec les résultats que je constate

L'autorité n'a rien à voir avec l'autoritarisme auquel on cherche aujourd'hui de plus en plus à la ramener pour dissuader d'en faire usage. L'autoritarisme, c'est une manifestation en général brutale, gratuite, que rien ne légitime, qui n'a aucune efficacité et qui crée des dégâts parfois importants. L'autoritarisme, c'est l'exercice formel de l'autorité par des personnes faibles ou sadique

En revanche, dans l'un comme dans l'autre des exemples que j'ai donnés l'autorité apparaît comme nécessaire et légitime :

- en dehors d'elle côté profs, c'est le chahut et le suicide, alors que sa présence est génératrice de calme et même d'amour
- en dehors d'elle, côté petite fille, ce sont les caries !

Mais que nous dit encore l'association de ces deux exemples ?

• Tout d'abord que l'autorité n'a pas de sexe : si le père de l'enfant est un homme, la prof d'histoire est une femme.

C'est ce que laisse d'ailleurs entendre l'étymologie du terme : autorité vient du latin *auctor* qui a donné le terme « auteur ». En ce sens, détient l'autorité celui qui, sans distinction de sexe, assume l'acte qu'il pose ou la parole qu'il émet comme en étant l'auteur sans la moindre confusion. Il peut à cet égard :

• en être à la fois l'auteur et l'acteur direct – « acteur », encore un terme intéressant
• ou bien en être la référence : on dira qu'il « fait autorité »
• ou bien encore en donner délégation à un tiers chargé de relayer fidèlement sa parole

Les deux histoires nous donnent, à cet égard, une belle illustration

- L'autorité de la prof sur le groupe d'élèves a été efficace parce que directe, émise et assumée sans la moindre interposition.
- L'autorité du père de Célia, elle, aurait pu préserver l'enfant au moins de ses caries, si la mère y avait fait appel et ne l'avait pas délibérément ignorée – ce que laisse percevoir la reproduction du chuchotis.
- Ce qui revient à dire qu'en cas d'impossibilité d'action directe, l'autorité ne peut trouver de relais efficient pour sa mise en œuvre que dans des individus susceptibles de lui reconnaître une valeur. Si le prof poussé au suicide n'avait pas d'autorité, c'est probablement parce qu'il ne croyait pas plus à sa nécessité qu'à son efficience. La preuve en étant qu'il n'était pas même capable de s'appuyer sur celle du principal du collège ni même de la relayer.

FIGURER CORRECTEMENT LA TRIANGULATION PARENTS ENFANTS

Il va sans dire que, sur le plan formel et puisqu'elle ne prend pas en compte la différence sexuelle, l'autorité directe des parents sur l'enfant peut être exercée, sur le plan concret, indifféremment par l'un ou par l'autre.

On sait qu'elle ne l'est pas toujours

Combien de fois les mères ne menacent-elles pas leur enfant de la colère de leur père ? Combien de fois ne dit-on pas que c'est au père d'imposer son autorité, de tout contrôler et d'intervenir activement en toutes circonstances ?

Si on prend ce parti, c'est pour masquer le fait que lorsqu'une mère est incapable de se faire obéir, c'est tout simplement qu'elle ne le veut pas, que c'est sa manière de désavouer l'autorité dont elle sait implicitement qu'elle serait l'exécutrice ou l'actrice, mais ni la source ni l'auteur. C'est aussi, comme pour la mère de Célia, éviter qu'elle n'intervienne dans le plaisir suspect que se donnent mère et enfant.

Tout cela est aggravé par l'état d'esprit qui s'y applique et qui représente schématiquement le trio familial sous la forme d'un triangle fait de trois côtés au dessin identique. Nos idéologues modernes iraient même jusqu'à faire de ce triangle un triangle équilatéral, avec de surcroît le sommet enfant au dessus de la base.

Une telle représentation, même quand elle ne va pas jusqu'à l'équilatéral, est une grossière trahison de ce qui se passe en réalité - et qu'on peut vérifier en clinique pédiatrique ou psychanalytique - dans le domaine de la relation.

La représentation correcte et qui prend en considération la réalité des échanges devrait faire figurer sous forme

- d'une flèche très épaisse le côté généralement petit qui unit l'enfant à sa mère
- d'une flèche ténue plus ou moins longue le côté qui unit la mère au père

- et d'une flèche en pointillés plus ou mois espacés le côté qui figure la relation du père à l'enfant.
- le tout se trouvant doublé d'un circuit « autre » : une flèche qui, passant par le sommet « mère », unit le sommet père au sommet enfant.

(Toutes les flèches dont je parle sont des flèches à double sens, ce qui permet de comprendre qu'il s'agit de relation et de communication)

Qu'ai-je l'intention de faire comprendre par le recours à un tel schéma ?

Rien moins, avec toutes ses conséquences, que la profonde asymétrie des rapports respectifs que les parents et l'enfant entretiennent entre eux.

Avant que l'enfant ne vienne, il y a une flèche simple, plus ou moins épaisse qui unit la future mère au futur père.
Cette droite continue d'exister généralement quand l'enfant est conçu. Il arrive cependant qu'elle s'allonge, comme si elle se distendait. L'expérience démontre que, le plus souvent, c'est le pole paternel qui est mis à distance, qu'il le veuille ou pas.

Une fois l'enfant né, le triangle prend l'allure d'un triangle rectangle dont un des deux côtés est tout de suite très épais mais tout petit, c'est le côté qui unit la mère et l'enfant, alors que l'autre côté voit sa distension s'accroître.

C'est de la mise en place du circuit que j'ai dit « autre », et qui va du père à l'enfant en passant par le sommet mère, que dépend l'avenir de la configuration du triangle.
Idéalement, ce triangle rectangle aux côtés inégaux doit devenir un triangle isocèle à toute petite base qui privilégierait la relation mère-père en confinant l'enfant vers le bas et le plus loin possible de la base.

Voilà qui est singulièrement éloigné de la figuration rêvée par nos idéologues post-modernes !

Le personnage central, le personnage pivot de ce processus, c'est, comme on s'en est aperçu, la mère.

C'est elle qui, en désignant son père à l'enfant, va en effet introduire ce dernier au monde symbolique, un monde où "il faut impérativement deux pour faire un" ! Le mot symbolique dérive en effet du mot *symbolon* qui désignait une pièce grecque qui n'avait cours que si les deux moitiés qui la composaient étaient réunies.

Qu'est-ce que tout cela veut dire et comment les choses se passent-elles ?

Ça veut dire que, par sa gestuelle, sa conduite et toute sa manière d'être, la mère fait percevoir à l'enfant combien ce père compte pour elle :

- Il a été là avant l'enfant,
- il en a été le co-auteur.
- Il sera toujours là et encore là quand l'enfant se prendra en mains pour vivre sa propre vie.

C'est l'attachement qu'elle manifeste de la sorte à lui qui la fera vectrice et traductrice fidèle de son désir et de ses paroles – cette disposition est traduite par le circuit « autre ». La place qu'elle lui confère ainsi fera par ailleurs de lui un familier de

l'enfant – ce que traduit dans mon schéma la flèche en pointillé, dont on peut imaginer qu'ils seront de plus en plus serrés avec le temps.

Ce qui semble obéir à une règle simple mérite néanmoins quelques commentaires.

Il tombe sous le sens que le dispositif ne peut fonctionner que si le père accepte d'occuper la position qui est la sienne et d'y rester en renonçant à s'intégrer à la position de la mère dont il pourrait guigner la place en devenant une mère-bis – ce à quoi il est incité, remarquons-le, par nos idéologues modernes.

La mère en position de pivot, n'est cependant pas aussi soumise qu'on pourrait le croire à la personne du père.
Elle garde sa vie entière la possibilité de suspendre sa disposition et de ne plus se faire la vectrice de la parole du père.
Ça peut se passer dans les familles les plus classiques y compris dans celles en apparence unies.
Mais c'est plus clair encore en cas de divorce ou de séparation.

- Le père continue d'être le géniteur et le père social de l'enfant qu'il a reconnu.
- Il continue d'avoir à ce dernier la relation figurée par la flèche en pointillé.
- Mais le circuit « autre » n'existe plus en ce qui le concerne, puisque son désir ou ses paroles se heurtent au refus de la mère de s'en faire la vectrice et la traductrice.
- Ce qui ne signe pas pour autant la disparition du circuit « autre ». Ce dernier peut en effet être restauré dès lors que la mère met un autre homme en place du père géniteur et social. Dans les familles recomposées, la fonction paternelle échoit au beau-père, à condition cependant que la mère ne joue pas un homme contre l'autre pour garder la haute main sur son enfant.

DYAMIQUE DE LA TRIANGULATION

J'ai évoqué tout à l'heure ce qui se passe à partir de la naissance et que j'ai appelé le « devenir de la triangulation » et qui concerne l'importance que prendra ou ne prendra pas le circuit « autre ».

Quantité de forces interviennent dans ce devenir.

En premier lieu, inscrite dans leur inconscient et se manifestant à leur insu, l'histoire de chacun des deux parents. La fille d'une mère dominatrice qui n'a pratiquement laissé aucune place au père de son enfant aura beaucoup de mal à imaginer pouvoir en laisser une au père du sien. Le fils d'un homme réduit au silence tout au long de sa vie aura beaucoup de mal à imaginer pouvoir intervenir en tiers entre l'enfant et sa mère.
Mais le phénomène s'aggrave, et peut conduire à toutes sortes de situations complexes, si l'environnement social décide, comme il l'a fait depuis quelques décennies, qu'il en va autrement que dans le schéma que j'ai indiqué. C'est à dire qu'au motif de démocratie la mère, le père et l'enfant doivent occuper des places strictement équivalentes aux sommets respectifs d'un triangle équilatéral.

Or, tout, dans l'analyse des processus pathologiques, des modalités thérapeutiques et du succès des traitements, tout démontre qu'il ne peut y avoir de père en place qu'avec le soutien que lui apporte l'environnement social. Ce soutien permet d'une part au père de s'adosser à lui et dissuade d'autre part la mère d'ignorer ce que j'ai appelé le circuit « autre »

Il ne suffit pas, bien entendu, d'affirmer tout cela, encore faut-il le démontrer. Si tant est que cela puisse servir ne serait-ce qu'à mettre nos idéologues face à leurs erreurs et leur demander d'y réagir. Ce sur quoi je ne me fais pas la moindre illusion ! D'autant que l'effet cliquet du Droit ne permet pas d'imaginer qu'on puisse revenir sur les dispositions légales qu'ils ont réussi à faire prendre

LE TRIANGLE A UNE HISTOIRE

La triangulation père-mère-enfant, telle que je l'ai décrite, est le résultat patent, et non des moindres, de l'évolution de l'espèce. Elle a eu cours dans toutes les civilisations depuis des millénaires et sa remise en question, brouillonne autant que précipitée, date d'à peine quelques décennies

Notre espèce a huit millions d'années d'existence.
Une durée difficile à imaginer et sur laquelle il est difficile de réfléchir.
C'est pourquoi j'ai cru bon de la rapporter à une durée de 24 heures dans laquelle notre ère chrétienne, par exemple, occuperait les 22 dernières secondes.

Or, au sein de cette durée, la mère a été là depuis 24 heures sur 24.
Sa fonction biologique n'a pas changé d'un iota. Pas plus que sa vocation. Vouée à satisfaire sans délai le moindre besoin de l'embryon puis du fœtus qu'elle porte, elle reste dans cette disposition et œuvrera à satisfaire sans retard le moindre besoin de l'enfant sorti d'elle.
Tout comme elle, le nouveau-né n'a pas changé. Être de besoins, immature, égocentré, mais doté d'un puissant appareil pulsionnel, il ne cesse pas de lui adresser ses demandes et de les voir miraculeusement satisfaites sans délai. C'est pourquoi elle occupera dans sa psyché un véritable site, représenté par un Niagara de « oui à tout ». On sait, depuis les années 70, les modalités concrètes de la mise en place de ce site. La gestation a en effet permis au cerveau sensoriel du fœtus d'emmagasiner des afférences toutes venues du corps de la mère. Si bien que, dès sa venue au monde, le nouveau-né est capable de reconnaître, et de discriminer, son odeur, le goût des aliments qu'elle apprécie, sa manière de toucher et de porter et sa voix. Et comme les aires sensorielles cérébrales sont toutes reliées entre elles, il lui suffit de 8 heures en sa présence pour la reconnaître sur photo, alors que son aire visuelle cérébrale n'avait pas encore fonctionné dans l'obscurité utérine.
Voilà qui explique l'épaisseur et la brièveté de la flèche qui relie mère et nouveau-né dans le triangle tel que je l'ai figuré. Elle signale combien leur communication est d'emblée intense et fiable. Au point d'ailleurs de pouvoir indéfiniment se poursuivre sur le même mode et sans le secours de quiconque, y compris du père. La multiplication exponentielle des familles dites "monoparentales", depuis les années 1970, en est la preuve.

Ces femmes étaient arrivées à la conclusion qu'après tout on pouvait se passer de père, certaines allant même jusqu'à professer qu'il n'y avait pas de raison de s'en encombrer !

Pourquoi devaient-elles en effet se situer dans la trajectoire de l'évolution, sinon d'une certaine évolution, de l'espèce ?

Car cet aspect de l'évolution, après tout, n'était-il pas des plus suspects ?

N'avait-il pas été initié par les hommes et par eux seuls ? Ne s'était-il pas traduit par la mainmise de ces hommes sur elles ? N'ont-elles pas eu à subir leur oppression ? Et pourquoi tout cela ? Parce que le corps de ces hommes – comme l'idée en a été développée – était incapable de reproduire des garçons alors qu'elles étaient capables, elles, de mettre au monde des enfants des deux sexes ?

L'argumentaire servira, comme on l'imagine, les idéologues qui en tireront les conclusions et parviendront à les mettre en œuvre. Illustrant en l'occurrence, tout en lui conférant une autre dimension, la vérité de la sentence du Droit romain quand il affirme : « *mater certissima, pater semper incertus* » !

Incertain, le père ?

Assurément ! Puisqu'on assiste, à l'ébauche grossière de sa naissance à une date qui se situe seulement vers la fin de la 23ème heure des 24 dont j'ai parlé.

Quel retard !

Qu'avaient-ils fait jusque-là, les hommes ?

Ils avaient pitoyablement traîné, sur un mode animal, à satisfaire leur faim et leur pulsion sexuelle obsédante ! Il faut dire, à leur décharge, que la nature les y a quelque peu poussés en leur jouant un mauvais tour. Chez les autres mammifères le sexe n'intervient que chichement dans l'année, lors de la période dite d'*œstrus*, pendant laquelle les femelles signalent leur disponibilité sexuelle. La femelle humaine, la femme, n'a pas d'*œstrus*. Elle est disponible sexuellement toute l'année. Comment résister à une telle tentation ? L'attirance est telle que les hommes s'y sentiront asservis au point d'aller jusqu'à s'entretuer pour la possession d'une femme.

Or, un jour, vers la fin de la 23ème heure, voilà que ces hommes vont prendre une décision d'une importance considérable.

Réunis au sein de hordes, sous la coupe d'un chef cruel qui se réservait l'accès sexuel à toutes les femmes de la horde, ils vont décider d'échanger les femmes de leur horde contre celles d'une autre horde.

Cette toute première initiative prise au sein du chaos va extraire l'humanité du règne brut de la nature pour l'introduire à celui de la culture. Elle constituera la Loi de l'espèce sur laquelle se fonderont et s'adosseront toutes les autres lois : la Loi de l'interdit de l'inceste.

C'est à partir de là qu'on verra se mettre en place l'appariement des couples et, toute lente qu'elle ait été, la constitution des sociétés.

Les femmes, qui n'ont été que l'objet de cet échange, se montreront toujours rétives à cette Loi. Elles traduiront cette rétivité, transmise de mère à fille, par leur insatisfaction structurelle, en dressant de surcroît, contre le pouvoir désormais légal auquel elles sont invitées à se soumettre, la puissance intrinsèque naturelle que chacune d'elles détient dans son rapport à l'enfant. Elles savent pouvoir garder la mainmise sur lui et se dresser en *certissima* contre l'impudent et prétentieux *incertus*.

Ce sera le début d'une lutte qui n'a toujours pas pris fin entre la *potestas*, le pouvoir et la *potentia*, la puissance.

Si chacun de nous entend dans la Loi de l'espèce un interdit portant sur le rapport sexuel avec les proches, il n'entend pas toujours derrière cette formulation le message sous-jacent qu'elle laisse entendre et qui est d'une importance encore plus considérable, à savoir que « tout ce qui est proche doit être éloigné ».

Ça veut dire quoi ? Et ça vise quoi, ce message sous-jacent ?

Ça vise la flèche courte et épaisse qui unit dans mon schéma la mère et l'enfant venu au monde ! Et ça veut dire que cette flèche doit impérativement s'allonger et s'affiner en même temps que la flèche qui unit la mère au père doit se raccourcir !

Pas plus l'enfant que la mère ne sont spontanément disposés à procéder à cette évolution.

Si bien que l'initiative en revient au premier lieu au père : il doit tout faire pour tracter la mère vers lui, en faire sa femme, raviver en elle sa féminité et la distraire ainsi de sa toute disponibilité à son enfant. On constate sur ce point que, loin de risquer de le desservir, son égoïsme foncier et son rapport prétendument obsessionnel au sexe se révèlent être pour lui d'une aide considérable et insoupçonnée. À condition qu'il prenne, qu'il impose l'initiative à son gré, de la manière qu'il pensera la plus convaincante et qu'il l'assume, faisant ainsi preuve de cette autorité dont il sera amené à constater un jour qu'il en est et qu'il en sera toujours la source.

Ce faisant, il créera chez l'enfant la toute première frustration qui fera le lit de toutes les autres. Ce que résumait la psychanalyste Michaël Balint quand il enseignait, aux jeunes pédiatres que nous étions, que « la santé physique et psychique des enfants se fabrique dans le lit parental ».

Parce que l'espèce a chargé le père d'être le garant de la Loi à laquelle il est lui-même soumis et parce qu'elle savait combien la tâche qu'elle lui confiait était difficile, elle lui a fourni un soutien indéfectible au sein de toutes les sociétés qui se sont formées.

Toutes les langues, dont on sait qu'elles sont autant de codes, en attestent.

C'est ce qui, sous nos latitudes, explique la notion de "chef de famille" dévolue au père et la transmission de son "nom" aux enfants.

Un "nom" destiné à métaphoriser tous les "non", que l'enfant entendra émettre.

Si dans l'inconscient, il y a un site représentant la mère, il n'y a pas de site représentant le père. Le père n'y est que comme métaphore, c'est à dire comme tout ce qui vient s'opposer au déferlement des "oui" du Niagara maternel.

Mon historique serait incomplet si je ne donnais pas quelques repères temporels dans l'aventure des pères.

L'ébauche de leur mise en place s'est située, comme je l'ai dit, vers la fin de la 23ème sur 24. Mais, même à cette époque-là, l'existence de leur enfant leur importait peu. Ils pouvaient aller jusqu'à le fracasser si sa présence devait gêner leur accès sexuel à la mère.

Ils n'ont commencé à se poser la question de leur participation à sa naissance qu'une fois qu'ils se sont sédentarisés – soit dans les dernières 6 minutes des 24

heures – et surtout quand ils ont maîtrisé l'élevage et l'agriculture, soit vers le milieu des 3 dernières minutes, pour ne pas dire il y a15 000 ans.

Leur questionnement est resté sans réponse jusqu'à -350, date à laquelle Aristote émet l'hypothèse de la coction de l'enfant par le père – la mère, être froid puisqu'elle perd son sang, ne pouvant l'assurer. Ce qui lui permet de privilégier l'engendrement au détriment de la procréation.

L'hypothèse de la coction demeurera la seule pendant les 20 siècles suivants.

Elle sera abandonnée quand on découvrira le spermatozoïde sous le microscope en 1654. La théorie "homonculiste" qui lui succède sera à son tour abandonnée au début du XXème siècle avec les découvertes génétiques.

Le problème ne se posait dès lors plus : la part du père, c'est la moitié du stock chromosomique qu'il apporte au moment de la fécondation, le reste étant une pure construction sociale, dès lors contestable !

Or, en 1984, après que toutes les sociétés industrialisée ont éjecté le père de sa place, un biologiste allemand démontre que le placenta et le cordon ombilical sont d'origine paternelle exclusive.

Quand on sait que le placenta est cet organe qui permet à la mère et à l'enfant de ne pas s'entretuer et qu'il assure de plus la fonction de filtre entre les deux, on ne peut s'empêcher d'en conclure que les hommes n'auront rien fait d'autre que chercher à mettre en œuvre à tâtons la fonction de tiers régulateur dont les avait chargée la nature elle-même.

POURQUOI L'AUTORITÉ EST-ELLE UNE NÉCESSITÉ POUR L'ENFANT ?

Il importe de comprendre en quoi ce long développement concerne l'enfant et en quoi l'autorité est une nécessité pour lui, pour l'adulte qu'il sera un jour et pour l'avenir de la société dans laquelle il ne manquera pas de s'inscrire.

Pour ce faire, il faut savoir que pendant les 9 à 11 premiers mois de sa vie, le nourrisson, mu par le seul principe de plaisir, se perçoit comme un morceau de sa mère et s'accommode sans rechigner particulièrement des soins qu'elle lui prodigue.

Au bout de ce laps de temps, survient une tragédie qui va le verser dans sa condition définitive d'humain travaillé par l'angoisse de mort. Il se perçoit comme étant lui, coupé de sa mère.

Le temps qu'il enregistre le fait, il va vivre dans la plus grande détresse le moindre retard que sa mère mettra à satisfaire ses besoins. Au point d'en tirer une conclusion qui, pour paranoïaque et erronée qu'elle soit, s'impose néanmoins à lui : sa mère est dotée d'une toute puissance effrayante. Elle peut à son seul gré

- le secourir dans son immaturité
- ou l'abandonner à son sort et le laisser mourir.

Il finit par réagir en décidant de déployer contre la toute puissance de sa mère, sa propre toute puissance.

Déployant le registre pulsionnel que la nature a mis à son service aux temps où il venait au monde dans un environnement hostile, il se fera tyrannique et extraordinairement inventif, associant la plus obstinée des oppositions à une quantité incalculable et imprévisible de caprices.

Cette phase du développement est physiologique et connue depuis toujours, baptisée “phase d’opposition” ou “période du « non » ou « des caprices ». Elle dure jusque vers la fin de la quatrième année.

De sa gestion par les parents, et en particulier par la mère, dépend étroitement le devenir ultérieur et même lointain de cet enfant.

C’est sur elle, et principalement sur elle et sur ce qui s’y passe, que doit porter ce que l’on appelle l’éducation. Laquelle doit aider l’enfant à se débarrasser définitivement des pulsions dont la nature l’a doté pour ne pas qu’elles parasitent indéfiniment son existence.

Si la mère fait preuve d’autorité et que, de façon déterminée, elle ne se laisse pas déborder quitte à susciter de la tristesse ou du désagrément, l’enfant

- apprendra peu à peu à réprimer ses pulsions et à les refouler pour gagner l’amour de sa mère. Ce qui explique que l’éducation incombe aux parents et à eux seuls. Que s’ils ne la délivrent pas, nul ne pourra le faire à leur place – surtout pas les enseignants – et leur enfant demeurera à jamais mal éduqué à quelque thérapeutique ou rééducation pourra-t-on le soumettre
- l’enfant apprendra d’ailleurs à se consoler de sa frustration en déployant un mécanisme qu’il a senti naître en lui et qu’il développera de plus en plus : le fantasme
- il corrigera peu à peu son scénario de départ et il se structurera en se névrotisant, c’est à dire en acceptant l’existence de l’autre avec lequel il échangera en lui concédant les mêmes droits qu’à lui-même. Il deviendra ainsi un être social. Étant entendu que seuls les ‘névrosés’ (sur le plan de la structure et pas de la maladie qui, elle, est autre chose) fabriquent du lien social.

Une des difficultés qu’évoquent les mères pour résister à cette entreprise, c’est leur crainte de voir leur enfant développer du ressentiment à leur endroit. C’est pourquoi elles disent à leur enfant « tu n’as pas le droit », au lieu de lui dire : « je ne veux pas » ou bien « je t’interdis ». Or, l’enfant a besoin pour se construire de rencontrer une personne qui fait preuve d’autorité et non pas un principe. Il suffit d’expliquer à ces mères que l’enfant fait automatiquement du père la source de tous les interdits, pour les voir sortir de leurs hésitations.

Si, en revanche, au lieu de faire preuve d’autorité, la mère se fait la vestale de son enfant et qu’elle veille à satisfaire la moindre de ses exigences ou le moindre de ses caprices, elle convaincra son enfant de la justesse de son scénario et de celle de sa conduite.

- Il ne se départira plus de l’exercice de sa toute puissance infantile.
- Il vivra avec l’angoisse de mourir à chaque seconde, ce qui le contraindra à ne pas cesser d’agir
- il n’accordera à l’autre que le statut d’instrument de son plaisir
- il ne nouera aucun lien social et s’évertuera à ignorer, voire au besoin à contourner toutes les lois auxquelles il aurait à se soumettre ou qui lui sont opposées
- il ne se structurera pas, c’est à dire qu’il se développera comme ses ancêtres du début de l’histoire de l’espèce, prenant la voie de ce que la

psychanalyse appelle la ‘perversion’ et qui est, elle, une véritable pathologie et une pathologie grave

On aura compris que cette différence de destin des enfants réside dans le fait qu’une autorité parentale s’est ou non exercée sur eux.

Et comme, physiologiquement :

- l’autorité prend sa source chez le père
- que ce père n’est plus soutenu par l’environnement social,
- que la mise en œuvre de la dite autorité dépend de la bonne volonté ou non de la mère,

le comportement de cette dernière privilégie le plus souvent en elle le mode “vestale ” et se trouve plus déterminant qu’il n’a jamais été, ouvrant la voie à une véritable régression.

Le résultat de cette éducation précoce est déterminant pour la suite, ai-je dit. On la verra déjà intervenir dans la phase œdipienne qui fait suite à la phase de déploiement de la toute puissance. L’enfant éduqué la vivra sans excès, alors que l’enfant gâté sera, lui, encore plus difficile à vivre en empruntant la voie de la tyrannie.

Il en sera de même dans la traversée de l’adolescence

J’ajouterai que le recours à l’autorité, même si sa mise en œuvre est difficile, demeure dans tous les cas le seul moyen d’action positif dont on dispose.

HISTOIRE DES DÉRIVES

Si bien que depuis déjà plusieurs décennies, nos sociétés ont fabriqué des pervers à tour de bras. Ce à quoi nul ne trouve à redire puisque les pervers fascinent les névrosés qui envient leur mépris des limites et leur absence d’inhibition et leur apportent leur soutien. Que les sociétés puissent en pâtir à terme, voilà qui ne préoccupe personne parce que l’idée même du “terme” est devenue étrangère à nos modes de pensée.

Comment cela s’est-il produit ?

Le processus évolutif qui a toujours été fort lent, s’est brutalement accéléré, me semble-t-il, à partir de la fin de la seconde guerre mondiale.

Quand j’évoque un processus évolutif lent, je fais allusion aux changements qui ont affecté depuis toujours les sociétés sous l’impulsion de quantité de facteurs qui vont, des discours philosophiques jusqu’aux progrès techniques en passant par les facteurs économiques aussi bien que par les orientations politiques.

Je soutiens, pour ma part que la seconde Guerre mondiale, celle de 39/45, a constitué la charnière à partir de laquelle s’est produite une véritable bascule.

Pourquoi ?

Parce que l’hécatombe qu’elle a constituée a fait réinvestir d’une façon massive la vie qui avait été foulée aux pieds.

Pourquoi cette hécatombe-là, me dira-t-on, et pas celle, guère moindre, de la Guerre de 14/18 ?

D'abord parce que la Guerre de 14/18 a été une guerre du 19ème siècle et que le contexte religieux et social favorisait la cellule familiale.

Et ensuite parce que l'hécatombe de 39/45 a comporté deux facteurs dont on ne mesure toujours pas assez les conséquences :

- La shoa
- et l'usage de la bombe atomique

Jamais jusque-là, la mort n'avait à ce point envahi le quotidien de chacun bouleversant insidieusement tous les modes de penser.
Jusque-là, la mort était pensée comme une ponctuation du règne de la vie.
À partir de là, la vie a été pensée comme une ponctuation miraculeuse dans le règne de la mort. Il fallait donc en profiter et la remplir en particulier de plaisir.
Ce qui s'est manifesté par un investissement massif, hédoniste et obsessionnel de tout ce qui pouvait témoigner de cet objectif !

Et quel a pu être le signifiant majeur accessible de cet objectif sinon l'appétence au plaisir qui se manifeste de façon éclatante chez le tout petit ?

Ça a été l'époque du fameux baby-boom.
Ça a aussi été, sous l'effet du plan Marshall, le passage de la société de pénurie à la société d'abondance, le début de ce qu'on a appelé les « trente glorieuses »
Et les enfants se sont mis à être gâtés et satisfaits infiniment plus que ne l'ont jamais été leurs parents.

Ce n'est donc pas par hasard qu'on verra ces mêmes tout-petits, quelques décennies plus tard produire Mai 68.

Et quels sont les mots d'ordre qu'ils produiront en Mai 68 ?
« Il est interdit d'interdire »
« Jouir sans entrave » et
« Tout tout de suite »

Manifeste dans lequel on peut reconnaître sans conteste

- le credo de la toute puissance infantile
- comme celui des mères rétives à la Loi de l'espèce
- les uns et les autres désireux de demeurer indéfiniment dans le plaisir qu'ils se donnent mutuellement et déterminés à y parvenir en dénonçant véhémentement toute notion de contrainte ou de limite !

Manifeste qui dit on ne peut plus clairement

- qu'il n'est pas question d'intervenir sur la flèche épaisse qui unit mère et enfant dès la naissance
- pas plus qu'il n'est question de continuer à supporter l'existence dérangeante de l'autorité d'un père

Manifeste dont l'énoncé, encore une fois on ne peut plus clair, est ouvertement destiné à évacuer, outre toute forme d'autorité, la contention générée par l'éducation.

Puisque, comme je l'ai esquissé l'éducation

- procède d'abord et avant tout de la mise en place d'interdits
- et qu'elle fait reporter dans le temps la satisfaction des demandes

On sait que ces mots d'ordre ont été relayés par les mouvements extrémistes luttant contre toutes les formes d'autorité et toutes les limites qu'elles mettent en place.

Comme pour se donner bonne conscience, nos sociétés ont lâché du lest : elles ont définitivement supprimé le soutien qu'elles apportaient au père.

Exit le « chef de famille ».

Exit le respect de la différence sexuelle, réduite à sa seule signification biologique !

La parenté a cédé le pas à la co-parentalité, laquelle a mis en place le couple le plus inégalitaire qui ait jamais existé. On a invité le père a être une « mère de substitution » et on lui a même offert un « congé de paternité » destiné à le formater au strapontin de sa nouvelle assise !

Et est-ce étonnant qu'on ait vu, depuis le milieu des années 1970, se multiplier, comme je l'ai déjà dit, le nombre de femmes faisant seules des enfants?
Est-ce étonnant qu'on ait vu l'institution du mariage désinvestie et les divorces se multiplier ?

1968 a préparé 1975 et la maîtrise totale de la contraception – ne me faites surtout pas dire, parce que j'en parle, que je serais contre ce dispositif.
À partir de cette date, l'enfant qui vient par l'effet d'une volonté capable de censurer le désir, est récupéré par ses parents et par sa mère en particulier comme un objet narcissisant avant tout et auquel rien ne doit être refusé parce qu'il ne doit pas connaître la moindre frustration.
Le règne du « oui à tout » est advenu et définitivement adopté comme le seul valable.

C'est ainsi qu'a été totalement abandonnée l'éducation !

Sur fond d'applaudissements de la société de consommation.
La désintégration de l'institution familiale et l'abandon de l'éducation vont en effet totalement dans le sens des ses objectifs : il n' y aura plus de frein à la satisfaction des besoins comme des caprices. Et si cela entraîne la fracture du couple, ce n'est pas plus mal : on aura deux adultes consommateurs au lieu d'un couple !
Sur fond d'applaudissements des mouvements féministes qui n'ont pas de mots assez durs pour dénoncer et stigmatiser l'oppression dont les femmes ont depuis toujours été l'objet
Sur fond d'applaudissements enfin des homosexuels pour lesquels la différence sexuelle n'existe pas et qui sont parvenus à promouvoir la théorie du genre et à en imposer l'enseignement.

Vous comprendrez alors que, même en ayant conduit ce propos de grand cœur et avec beaucoup de conviction, je ne me fasse pas d’illusion sur ses effets et sa portée.

Ce qui ne m’empêche pas, néanmoins, de vous remercier pour votre attention